

Paris, 1837, n. 395. — Monographie très remarquable tant par les recherches originales qui sont propres à l'auteur, que par un résumé excellent des recherches faites par ses prédécesseurs.

ANDRAL et GAVARRET. — (Dans les *Annales de physique et de chimie.*)

T. LXXV. — *Recherches sur les altérations du sang dans les maladies.*

— *Réponse aux principales objections dirigées contre les procédés suivis dans les analyses du sang*, etc. Paris, 1842, in-8°.

ANDRAL. — (Dans la *Gazette médicale.* 1841, pag. 371 et suiv.) —

Réponse de M. Andral à la lettre qui lui a été adressée par M. le professeur Forget sur les recherches relatives aux altérations du sang dans les maladies.

ARTICLE IX.

DES CLASSIFICATIONS NOSOLOGIQUES. — PRINCIPES GÉNÉRAUX DE NOSOGRAPHIE.

65. *Qu'entend-on par Nosographie?* — (de Γράφω, je décris). — La nosographie, mot technique de date très moderne, ne s'entend pas seulement d'une description telle quelle des affections pathologiques, ainsi que le permettrait la simple étymologie, mais d'une distribution méthodique dans laquelle les diverses affections soient groupées, suivant les lois de l'histoire naturelle, par classes, ordres, genres, espèces et variétés; et certainement cette œuvre réclame bien moins un nombreux attirail de détails descriptifs qu'un choix sévère de caractères précis et constants. Sydenham paraît être le premier qui ait donné l'idée d'une telle classification. « Je pense, » dit-il dans la Préface de ses œuvres immortelles, « que l'accroissement de notre art doit consister à avoir l'*histoire* ou la description, autant que possible, graphique et naturelle, » de toutes les *maladies*... Il faut premièrement que toutes les maladies soient réduites en *espèces* précises et certaines, avec tout autant de soin et d'exactitude que nous voyons les botanistes en montrer dans leurs phytologies. Car on trouve des maladies qui, réunies sous le même genre et le même nom, et semblables entre elles quant à certains symptômes, sont cependant distinctes les unes des autres par leur nature, et réclament en conséquence des modes différens de traitement. » Le vœu de l'Hippocrate anglais eut un juste retentissement : il ne fut point perdu. Sauvages, professeur à Montpellier, exposa, le premier, l'histoire universelle des maladies, suivant la méthode qu'il nomme systématique, et qu'il oppose à la méthode *synoptique* des anciens nosologistes. La méthode synoptique, ou mieux *dichotomique*, consiste à disposer les maladies en deux embranchemens opposés, et successivement bifurqués ou ramifiés, à les diviser, par exemple, en maladies externes et internes, puis les unes et les autres en locales et en gé-

rales, puis les maladies locales, tant externes qu'internes, en celles de la tête, de la poitrine, de l'abdomen et des membres. Cette méthode procède par livres, chapitres, articles et paragraphes; mais c'est depuis long-temps un point incontesté parmi les naturalistes, qu'elle n'est ni aussi claire ni aussi avantageuse que la méthode systématique. Celle-ci, qui, dans son application à la pathologie, a désormais revêtu le nom de nosographie, consiste à réduire, d'après une étude approfondie des affinités respectives, toutes les maladies individuelles en espèces, les espèces en genres, puis les genres en ordres, et ceux-ci en un petit nombre de classes.

66. *Aperçu bibliographique.* — SAUVAGES. *Nosologia methodica.* Amsterdam, 1763, 5 vol. in-8°. — Une première ébauche avait paru en un seul volume, en 1731. Accueillie avec un vif enthousiasme, elle avait piqué d'émulation les hommes les plus éminens, et donné l'essor à de semblables travaux. Après trente ans et plus d'études et de réflexions, lenteur consciencieuse si rare aujourd'hui, l'auteur eut enfin terminé de remplir son cadre avec toutes les ressources d'une immense érudition. Si défectueuse que puisse paraître actuellement la *Nosologie méthodique* de Sauvages, si reprochable qu'elle soit pour tant de rapprochemens forcés et disparates, comme ceux, par exemple, que nous avons déjà eu occasion de relever dans sa première classe, celle des affections superficielles (28, il n'en est pas moins juste de reconnaître qu'elle doit faire époque dans les progrès de la médecine, à laquelle elle ouvrit une voie non moins utile que nouvelle. Elle établit 10 classes, 43 ordres, 294 genres, et, si j'ai bien compté, 2,288 espèces. Voici les dix classes : 1° *affections superficielles* ou *vices*, 2° *fièvres*, 3° *phlegmasies* (inflammations internes, ou exanthèmes, avec fièvre continue ou rémittente), 4° *spasmes* (affections convulsives ou tétaniques), 5° *anhélations* (maladies dyspnéiques), 6° *débilités* (affaiblissement et abolition de la sensibilité, ou de la locomotilité), 7° *douleurs*, 8° *vésanies*, 9° *flux*, 10° *cachexies* (maladies qui dépravent le corps humain quant à sa couleur, à sa forme et à son volume).

LINNÉ. *Genera morborum.* Upsal, 1759, in-8°. — L'illustre naturaliste suédois, après avoir salué de pompeux éloges la classification de Sauvages, et l'avoir long-temps suivie dans son enseignement, crut devoir, lui aussi, proposer la sienne, qui n'est, après tout, que la répétition, à peu de chose près, de celle du professeur de Montpellier. Linné admet 11 classes, 37 ordres et 325 genres : 1^{re} classe, *maladies exanthématiques* (fièvres avec exanthème); 2^e classe, *maladies critiques* (fièvres avec un sédiment briqueté dans les urines); 3^e classe, *maladies phlogistiques* (phlegmasies de Sauvages,

moins l'ordre des phlegmasies exanthématiques); 4^e classe, *maladies douloureuses*; 5^e classe, *maladies mentales*; 6^e classe, *paralysies*; 7^e classe, *convulsions* (spasmes de Sauvages); 8^e classe, *maladies de suppression* (effet de l'obstruction des conduits excréteurs); 9^e classe, *maladies d'évacuation* (flux de Sauvages); 10^e classe, *difformités* (ou par maigreur, ou par tumeur, ou par décoloration); 11^e classe, *vices* (altérations extérieures).

VOGEL. *Definitiones generum morborum*. Gœttingue, 1764, in-8^o.

— Le nosographe de Gœttingue admet 560 genres en 11 classes, qui sont : 1^o les *fièvres*, 2^o les *flux*, 3^o les *épischèses* (suppression des excréments), 4^o les *douleurs*, 5^o les *spasmes*, 6^o les *adynamies* (débilités de Sauvages), 7^o les *hyperesthésies* (susceptibilité déréglée et excessive dans les fonctions sensitives), 8^o les *cachexies* (altérations de l'habitude extérieure avec débilité), 9^o les *aliénations mentales*, 10^o les *vices*, 11^o les *difformités*.

SAGAR. *Systema morborum symptomaticum, secundum classes, ordines, genera et species*. Vienne, 1783, 2 vol. in-8^o. La première édition, qui n'était qu'une mince brochure, parut en 1771; la deuxième, en 1776, était déjà un fort volume. — Sagar admet 13 classes, 54 ordres et 351 genres. 1^{re} classe, *vices* (affections superficielles); 2^e classe, *solutions de continuité*; 3^e classe, *cachexies*; 4^e classe, *douleurs*; 5^e classe, *flux*; 6^e classe, *suppressions* (obstruction des voies destinées aux *excreta* et aux *ingesta*); 7^e classe, *spasmes*; 8^e classe, *anhélations*; 9^e classe, *débilités*; 10^e classe, *exanthèmes* (fièvres exanthématiques); 11^e classe, *phlegmasies*; 12^e classe, *fièvres*; 13^e classe, *vésanies*.

CULLEN. *Apparatus ad nosologiam methodicam*. Amsterdam, 1775, in-8^o. — Le professeur d'Edimbourg réduit les maladies à 130 genres, répartis en 19 ordres entre les 4 classes que voici : 1^o les *pyrexies*, ou affections fébriles, comprenant 5 ordres, savoir, les fièvres intermittentes, les fièvres continues, les phlegmasies, les hémorragies, et les flux ou affections catarrhales; 2^o les *névroses*, ou affections nerveuses comprenant 4 ordres, savoir, les affections comateuses, les adynamies, les spasmes et les vésanies; 3^o les *cachexies* ont trois ordres, savoir, les émaciations, les intumescences et les affections impétigineuses (exanthèmes chroniques, parmi lesquels l'auteur range la lèpre, la syphilis, le scorbut, etc.); 4^o enfin, les *maladies locales* comprenant sept ordres, qui sont les dysesthésies (dépravation des sensations), les dyscinésies (difficulté dans les mouvemens musculaires), les apocénoses (flux sans pyrexie), les tumeurs (non inflammatoires), les ectopies (déplacements des organes), et les dialyses (solutions de continuité).

VITET. *Table méthodique des classes, des genres et des espèces de maladies*. — Imprimée à la suite de la *Matière médicale*. Lyon, 1780, in-4^o. — Le nosographe lyonnais admet 9 classes, 48 ordres et 578 genres : 1^{re} classe, *fièvres*; 2^e classe, *inflammations*; 3^e classe, *douleurs*; 4^e classe, *convulsions*; 5^e classe, *maladies mentales*; 6^e classe, *débilités*; 7^e classe, *maladies évacuatoires*; 8^e classe, *maladies par déplacement des parties organiques*; 9^e classe, *maladies par rétention de matières fluides ou solides*. — Entre autres fautes que Vitet a commises dans cette œuvre nosographique, d'ailleurs pleine d'un solide savoir, c'est, à coup sûr, chose curieuse à remarquer que l'idée bizarre et incontestablement erronée de ranger par genres et espèces dans la classe des maladies mentales la tristesse, la sensualité, l'inquiétude, la crainte, l'espérance, l'ambition, l'envie, la métromanie, la joie, le caprice, la crédulité, l'ingratitude et tant d'autres états de l'âme qui ressortissent au domaine des moralistes, des psychologues, et, si l'on veut encore, des phrénologistes, mais non pas assurément à celui des nosographes.

PINEL. *Nosographie philosophique*. Paris, première édition, 1798.

— Sixième édition, 1818, 3 vol. in-8^o. — Pinel ne s'occupa que de classer les maladies *internes* ou médicales, abstraction faite des maladies chirurgicales; point de vue exclusif, qui, comme nous l'avons démontré (14-16), n'est nullement philosophique, et inaugure l'œuvre de classification par un *à priori* arbitraire, en dépit des affinités naturelles. Le célèbre professeur de la Faculté de Paris établit 5 classes, comme il suit. PREMIÈRE CLASSE : *fièvres* (fréquence du pouls, augmentation de la chaleur, trouble de la plupart des fonctions). Celles dont la durée est déterminée se distribuent en 6 ordres, savoir : 1^o les *fièvres angioténiques* ou *inflammatoires*, qui ne constituent qu'un seul genre; 2^o les *fièvres méningo-gastriques* ou *biliées*, distinguées, d'après leur type (51), en 3 genres, à côté desquels l'*embarras gastrique* vient figurer à titre de genre annexe; 3^o les *fièvres adéno-méningées* ou *muqueuses*, en 3 genres, ainsi que celles de l'ordre précédent; 4^o les *fièvres adynamiques* ou *putrides*, encore en 3 genres; 5^o les *fièvres ataxiques* ou *malignes*, tout de même; 6^o les *fièvres adéno-nerveuses* ou *pestilentiennes*, toujours en 3 genres, dont le premier, à type continu, est la *peste d'Orient*, fléau malheureusement trop réel; mais les deux autres, dits à type rémittent ou intermittent, sont naïvement présentés par l'auteur comme n'étant que peu ou point connus. En dehors de ces 6 ordres, les fièvres dont la durée est indéterminée, *fièvres hectiques*, forment une sorte d'appendice, admis timidement et comme à regret; elles donnent deux genres, l'un à type continu, l'autre à type

rémittent. DEUXIÈME CLASSE : *phlegmasies* (douleur, chaleur et rougeur locales, avec ou sans état fébrile). 5 ordres : 1° les *phlegmasies cutanées*, en 15 genres, savoir, variole, varicelle, rougeole, scarlatine, erysipèle, zona, miliaire, urticaire, teigne, plique, dartres, gale, pemphigus, psudracia, pustule maligne ; 2° les *phlegmasies des membranes muqueuses*, en 16 genres, savoir, ophthalmie, coryza, otite, angine gutturale, angine gangréneuse, angine trachéale, croup, catarrhe pulmonaire, gastrite, entérite, diarrhée catarrhale, dysenterie, catarrhe vésical, blennorrhagie, leucorrhée, aphthes ; 3° les *phlegmasies des membranes séreuses*, en 3 genres, savoir, phrénésie, pleurésie, péritonite ; 4° les *phlegmasies du tissu cellulaire et des organes parenchymateux*, en 8 genres, savoir, phlegmon, oreillons, céphalite, péripleurésie, cardite, hépatite, néphrite, métrite ; 5° les *phlegmasies des tissus musculaire, fibreux et synovial*, en 3 genres, savoir, rhumatisme musculaire, rhumatisme fibreux, goutte. TROISIÈME CLASSE : *hémorragies*. 4 ordres : un seul de ces ordres, qui est le premier, et qui comprend les *hémorragies des membranes muqueuses*, se trouve subdivisé en genres, au nombre de 6, savoir, épistaxis, hémoptysie, hématomé, flux hémorroïdal, hématurie, flux menstruel (ce sixième et dernier genre n'est rien qu'une hémorragie normale, à laquelle l'auteur non seulement subordonne la ménorrhagie, qui en est la forme pathologique, mais subordonne encore, et, certes, à moins bon titre, l'aménorrhée et les accidents de l'âge critique) ; les trois autres ordres, comprenant les *hémorragies des systèmes séreux, cellulaire et cutané*, sont embrassés d'un seul et même coup d'œil, et, pour ainsi dire, en masse, avec omission expresse des genres, comme n'étant point assez connus. QUATRIÈME CLASSE : *névroses* (lésions du sentiment et du mouvement, sans inflammation ni lésion de structure ; — définition qui est bien loin de conserver dans toute l'étendue de la classe une exacte application). 5 ordres : 1° les *névroses des sens*, en 9 genres, savoir, dysécécie, paracousie, tintouin, surdité, berlue, diplopie, héméralopie, nyctalopie, amaurose ; 2° les *névroses des fonctions cérébrales*, en 10 genres, savoir, apoplexie, catalepsie, épilepsie, hypocondrie, mélancolie, manie, démence, idiotisme, somnambulisme, hydrophobie ; 3° les *névroses de la locomotion et de la voix*, en 7 genres, savoir, névralgie, tétanos, convulsions, danse de Saint-Guy, paralysie, voix convulsive, aphonie ; 4° les *névroses des fonctions nutritives*, en 15 genres, savoir, spasme de l'œsophage, cardialgie, pyrosis, vomissement, dyspepsie, boulimie, pica, colique, colique de plomb, iléus, asthme, coqueluche, asphyxie, palpitations, syncope ; 5° les *névroses de la*

génération, en 5 genres, savoir, anaphrodisie, satyriase, priapisme, nymphomanie, hystérie. CINQUIÈME CLASSE : *lésions organiques* (changement dans la structure intime des organes ; — ce qui est une définition tellement vague qu'il n'y a pas lieu de s'étonner qu'elle serve d'enseigne à un groupe confus et polymorphe). 2 ordres : 1° les *lésions organiques générales*, en 10 genres, savoir, syphilis, scorbut, gangrène, cancer, tubercules, scrofules, rachitis, éléphantiasis des Grecs, éléphantiasis des Arabes, yaws ; 2° les *lésions organiques particulières*, parmi lesquelles l'auteur ne reconnaît formellement que 17 genres, savoir, anévrisme du cœur, rétrécissement des orifices du cœur, anévrisme de l'aorte, tumeurs hémorroïdales, anasarque, hydrocéphale, hydrothorax, hydropéricarde, ascite, endurcissement du tissu cellulaire, hydropisie enkystée du foie, concrétions biliaires, ictère des nouveau-nés, diabètes, concrétions urinaires, corps fibreux de la matrice, vers intestinaux. — En somme, les genres expressément reconnus dans la nosographie de Pinel se bornent au nombre de 143. — Si je les ai tous énumérés dans l'analyse précédente, c'est que je n'ai pas cru devoir moins faire à l'égard d'une œuvre qui, pendant les vingt premières années de ce siècle, obtint la plus grande autorité dans l'école française, et qui, bien qu'éclipsée depuis par l'hérésie broussaisienne, bien que désormais frappée d'une irréparable déchéance aux yeux de la critique la plus impartiale, a laissé, dans le langage et dans les doctrines, des traces profondément empreintes, et dont plus d'une est bien digne d'être respectée. Ce n'est pas que je ne sois intimement convaincu que Pinel a dû son influence à l'heureux privilège de sa position professorale bien plus encore qu'aux droits réels de son œuvre nosographique. Malgré la beauté sévère d'un style toujours lumineux, malgré le haut mérite de quelques vues non moins justes que neuves, au total c'est une œuvre fort défectueuse, non pas seulement par rapport aux progrès qui se sont depuis accomplis dans notre art, mais même par rapport à l'appréciation rétrospective de l'époque pour laquelle elle fut faite ; œuvre assurément plus défectueuse, à certains égards, que quelques unes des nosographies qui l'avaient précédée. Trois vices capitaux la déparent, savoir : un solidisme exclusif, qui fut le véritable avant-coureur du broussaisisme ; une inexorable omission d'un grand nombre de maladies, qui ne trouvent point leur place dans un cadre plutôt écourté que simplifié ; enfin, une négligence peu philosophique en ce qui touche la caractérisation précise des groupes nosologiques.

BAYLE (G. L.). *Considérations sur la nosologie*, etc. Thèse inaugurale. Paris, an x, n° 71. — On trouve là d'excellentes vues,

essai à peu près irréprochable de logique nosographique. Pourquoi l'auteur fut-il ravi à la science par une mort prématurée? Peut-être eût-il mis en application les principes méthodiques qu'il formulait si bien au début de sa carrière. Qui, mieux que lui, mieux qu'un esprit à la fois si philosophique et si dévoué à l'observation, pouvait travailler, d'après ces principes mêmes, à perfectionner la classification des affections pathologiques?

ALIBERT. *Nosologie naturelle*. Paris, 1818, in-8°. — Les maladies y sont distribuées par familles soi-disant naturelles d'après la considération du siège. L'auteur admet trois classes, savoir: 1° les maladies des organes qui remplissent les fonctions nutritives; 2° les maladies des organes sensitifs; 3° les maladies des organes générateurs. Il n'a fait paraître que le tome I, où sont les maladies de la première classe, les *trophopathies*. Cette classe contient dix familles. 1. *Gastroteses* (maladies d'estomac). 2. *Entéroses* (maladies de l'intestin). 3. *Choloses* (maladies de l'appareil biliaire). 4. *Uroses* (maladies de l'appareil urinaire). 5. *Pneumonoses* (maladies de l'appareil pulmonaire). 6. *Angioses* (maladies de l'appareil vasculaire sanguin). 7. *Leucoses* (maladies des vaisseaux lymphatiques). 8. *Adénoses* (maladies glandulaires). 9. *Ethmoplécoses* (maladies du tissu cellulaire). 10. *Blennoses* (maladies des membranes muqueuses). — C'est dans le même esprit, dans le même système de nomenclature, qu'Alibert prétendit plus tard ériger en famille naturelle les *dermatoses*, ou maladies de la peau, à l'étude desquelles il s'était spécialement voué. — Mais remarquons bien que le rapprochement des maladies d'après leur siège comme condition fondamentale de classification n'est rien qu'une distribution artificielle, et non pas une méthode naturelle. Au fond, Alibert n'a fait là que ce qu'avaient fait avant lui la plupart des auteurs de traités généraux, à cela près qu'ils ne s'étaient pas attachés à décorer d'un nom spécial les affections de chaque partie du corps. C'est si peu une méthode naturelle que les prétendues familles qui la composent ne donnent guère lieu à des considérations générales qu'il soit important d'établir concernant chacune d'entre elles. Aussi Alibert ouvre-t-il l'histoire des gastroteses par des généralités qui ont trait, non pas aux gastroteses, mais à l'estomac et à la digestion, et c'est d'un point de vue analogue que naissent les généralités qu'il donne pour préambule à toutes ses familles.

67. *De l'espèce et du genre en nosographie*. — A. C'est peut-être chose à jamais impossible dans la réalité que deux cas de maladie aient entre eux une similitude absolue. Cela ne se voit pas dans l'infinie variété des maladies qui affligent les divers individus, pas plus qu'on ne voit deux

animaux de la même race, deux familles du même végétal, se ressembler au point d'avoir une parfaite conformité. Mais la science n'existe qu'à la condition d'embrasser sous une idée commune, sous un mot commun, un nombre indéfini de cas particuliers, en vertu d'un ensemble plus ou moins compréhensif de traits de ressemblance, abstraction faite des nuances différentielles qui donnent à chaque cas sa physiologie individuelle. En d'autres termes, il faut que, d'après les analogies observées dans la confuse multitude des faits réels, l'esprit s'élève à la notion abstraite des *espèces*. Puis, à un échelon supérieur de généralisation, vient la connaissance des *genres*, qui se composent du rapprochement d'un plus ou moins grand nombre d'espèces groupées, abstraction faite de leurs caractères différentiels, sous l'idée commune de tout ce qu'elles ont de pareil entre elles. Voilà qui est universellement convenu. Ainsi, suivant la tradition anciennement fondée par la logique scolastique, et désormais scientifiquement consacrée par l'histoire naturelle, l'espèce est subordonnée au genre: la conception de celle-là implique dans sa compréhension quantité plus grande de conditions caractéristiques, et correspond dans son extension à moindre quantité de cas individuels; la conception de celui-ci, au contraire, est moins compréhensive, et, par inévitable corrélation, a une application plus étendue.

Les genres et les espèces de maladies qui composèrent la pathologie à son berceau durent être, en majeure partie du moins, tout autres que dans l'état actuel de la science. La preuve en est facile à acquérir dans la lecture des anciens ouvrages. Il fallut un long temps avant que les maladies internes cessassent d'être exclusivement spécifiées d'après l'inconstant et variable cortège de leurs symptômes, et que quelques unes fussent assises sur la solide base d'un vice matériel. Souvent l'on prit pour des affections différentes les diverses périodes d'une seule et même affection, ou l'on confondit en une seule et même espèce des maladies radicalement distinctes. A mesure que l'observation s'étendit et s'éclaira, de nombreux changements eurent lieu dans la fixation des genres et des espèces. Toutefois, il est triste d'avouer qu'aujourd'hui encore les médecins sont loin d'être d'accord à ce sujet; il n'y a même pas de règles unanimement admises et convenues pour procéder à une telle distinction.

Que ferons-nous donc, nous, au milieu de cette anarchie nosographique? Nous ne prétendons, ni ne devons, dans un traité élémentaire tel que celui-ci, construire pour les besoins de notre époque un système complet de nosographie. Car ce serait en pathologie une immense réformation; et il n'appartient de la tenter qu'à un homme de génie qui, par l'éclat de ses travaux antérieurs, par l'influence d'un long et brillant enseignement, aura conquis assez d'autorité sur les esprits pour faire accepter tout ce qu'il doit y avoir nécessairement de laissé à l'arbitraire,

quant aux questions de nomenclature, et quelquefois aussi quant aux questions de fond, dans la classification la plus rationnelle possible des affections pathologiques. Fussions-nous animés d'une présomption telle que nos forces nous parussent assorties à ce travail, nous reculerions encore devant l'inévitable originalité qui doit s'y infiltrer par tant de points. L'originalité, lors même qu'elle est du meilleur aloi, touche de trop près à la bizarrerie; eussions-nous la chance de ne rencontrer que celle-là, nous craindrions de paraître tomber dans celle-ci, et d'éloigner, sur la simple apparence d'un tel grief, la studieuse classe de lecteurs à l'instruction de laquelle ce livre est destiné, et que nous promettons d'initier, c'est là notre but principal, à la science courante d'aujourd'hui. Par conséquent, nous ferons le moins d'innovation possible dans la partie nosographique de la pathologie. N'est-ce pas dans cet esprit que nous avons adopté pour point de départ la traditionnelle mais peu philosophique distinction des affections médicales et des affections chirurgicales? Nous avons ainsi, dès le premier pas, sacrifié la poursuite d'un mieux idéal au respect de la réalité régnante. Cette première violation des affinités naturelles une fois consentie, il n'y a plus lieu de songer à parfaire l'édifice entier d'une nosographie vraiment philosophique, mais tout au plus à y coopérer par quelques améliorations de détail. Encore une fois, nous nous imposons la règle de plier nos descriptions et notre langage aux habitudes nosographiques le plus généralement reçues; nous n'y dérogerons qu'autant que la raison et la vérité nous le commanderont d'une façon absolue. Les divers genres de maladies dont nous ferons l'histoire dans la pathologie spéciale, nous les établirons, pour la plupart, tels que les auteurs les plus accrédités et les meilleurs praticiens les distinguent et les dénomment. Si en ce moment, pas plus qu'en une précédente occasion (30), nous ne séparons la question de nomenclature de celle des distinctions nosographiques, cela ne doit point du tout surprendre nos jeunes lecteurs, qu'une bonne éducation préparatoire a suffisamment familiarisés avec l'idéologie et la logique, et qui savent parfaitement que des notions abstraites comme les genres et les espèces ne sont rien, ou presque rien, que par la puissance des mots.

B. Après complet recensement on peut ramener à trois chefs principaux les considérations d'après lesquelles les genres de maladies sont distingués et dénommés.

α. Il y a des genres fondés sur la considération d'une altération matérielle bien déterminée qui vient à exister dans les solides ou les fluides de l'organisation, et à laquelle il y a lieu de rattacher toute la phénoménalité morbide. Citons en exemple les fractures des divers os, citons aussi la pleurésie, la péritonite, la phthisie pulmonaire, l'hypertrophie du cœur, la pléthore, l'anémie, etc., etc. S'il en pouvait être ainsi

de toutes les maladies, nous applaudirions de grand cœur aux efforts de ceux qui prétendent classer sous ce seul et unique point de vue les diverses affections du corps humain, établir, en un mot, ce qu'ils nomment une *nosographie organique*. Il y a déjà quelques pages, ne nous sommes-nous pas empressés de reconnaître que l'anatomie pathologique est la meilleure base de classification (61)? Mais ce qui est bien certain, c'est que, dans l'état actuel des connaissances médicales, si ce n'est même pour toujours, une nosographie organique est un beau rêve impossible à réaliser. Il y a, en effet, trop de maladies à l'égard desquelles on ne peut nullement dire, ou ne dire qu'avec le plus grand doute, où siège et en quoi consiste l'altération matérielle qui les constitue. Une nosographie philosophique doit, suivant nous, être organique jusqu'aux limites les plus reculées que comportent les progrès de l'observation, mais elle doit aussi donner une consécration formelle aux deux autres points de vue sous lesquels la voix du peuple médical lui présente maintes et maintes maladies. Et si jamais certain adage trouva sa légitime application, si jamais la voix du grand nombre doit s'imposer, comme une voix divine, à l'intelligence individuelle, c'est bien évidemment ici, lorsque dans un sujet où, tout bien considéré, une large part est dévolue à l'arbitraire, il s'agit d'écouter l'opinion d'une classe instruite et éclairée comme celle des médecins.

6. Il est plusieurs maladies qui forment des genres très tranchés d'après la considération de la cause spéciale à laquelle les altérations matérielles et fonctionnelles de l'économie, quelque aspect qu'elles puissent présenter, sont plus ou moins imputables: telles sont, par exemple, en pathologie chirurgicale, les affections constituées par la présence de ce qu'on nomme *corps étrangers*; telles sont, en pathologie médicale, les maladies causées par les animaux parasites (maladies vermineuses, gale, etc.), les maladies varioliques, la rougeole, la syphilis, la rage, la morve, les empoisonnements de toute sorte, etc. Dans tous ces cas et autres semblables, le vice matériel, quel qu'il soit, qui se laisse découvrir dans l'organisation, et, à bien plus forte raison, les perturbations fonctionnelles, ne fournissent que des caractères secondaires; c'est la cause qui constitue ici le caractère essentiel de la maladie.

γ. Enfin il est des maladies qu'on ne saurait catégoriser en genres ni d'après l'altération organique qui les constitue, et qui jusqu'à présent est demeurée invisible ou impossible à déterminer, ni d'après la présence d'une cause spéciale qui n'est pas suffisamment démontrée à leur égard, ou qui même n'existe pas du tout: force est bien en pareil cas d'invoquer uniquement les symptômes pour distinguer et caractériser les genres. C'est de cette façon que la nosographie admet dans ses cadres la fièvre inflammatoire, l'embarras gastrique, l'hystérie, l'hypocondrie,

la manie, etc., etc. Remarquons toutefois que le terrain de cette *méthode symptomatique*, comme l'appelait Sauvages, qui voulait en faire la base exclusive de la classification, est un terrain moins solide et plus fécond en déterminations arbitraires que celui qui sert d'appui à la nosographie organique et à la nosographie étiologique. Ici les auteurs, ceux-là mêmes qui sont d'accord sur la question de principe, sur la légitimité actuelle de la méthode, offrent dans les applications le plus fâcheux désaccord. Cela tient à l'excessive variabilité et aux innombrables combinaisons des phénomènes symptomatiques, qui, selon les circonstances individuelles, peuvent tantôt, quoique très différens, correspondre à la même altération organique, à la même cause morbifique, et tantôt, quoique à peu près semblables, avoir des origines radicalement différentes. Les dissensions nosographiques qui règnent à cet égard ne peuvent trouver leur clôture rationnelle que dans une connaissance plus profonde des altérations organiques et dans une appréciation plus exacte des causes morbifiques.

En résumé, ce qui est bien positif relativement à la détermination des genres, c'est que la nosographie ne doit être, quant à présent du moins, ni exclusivement organique, ni exclusivement étiologique, ni exclusivement symptomatique, mais revêtir ce triple aspect; c'est que, à moins de tronquer la science ou de l'égarer dans les hypothèses les plus aventureuses, la *méthode mixte* est celle qu'il faut suivre.

C. Quant à la distinction des espèces comprises dans chaque genre, il convient de la fonder sur des caractères d'une certaine importance, sur des différences vraiment notables dans la forme ou dans la nature de la maladie, et non sur des minuties subtiles et qui ne doivent influer en rien sur le traitement. Il faut avec une juste sagacité se maintenir entre deux écueils, l'un qui consiste à multiplier outre mesure les espèces et à surcharger ainsi la science au-delà des exigences utilitaires de la pratique, l'autre, qui est pire, et qui est la simplification excessive du nombre des espèces, et par là ne favorise les mémoires paresseuses qu'au détriment des besoins réels de l'art. Un point de vue des plus importants, sans contredit, pour la détermination des espèces, c'est de distinguer les espèces aiguës des espèces chroniques (52), relativement, bien entendu, aux genres de maladies qui sont susceptibles de présenter l'une et l'autre marche. C'est là ce que Sauvages nomme la *méthode temporaire*, méthode que quelques anciens auteurs ont suivie pour la division primaire des maladies. Arétée, par exemple, a traité séparément, et dans des livres spéciaux : 1° des causes et des signes des maladies aiguës; 2° des causes et des signes des maladies chroniques; 3° de la cure des maladies aiguës; 4° de la cure des maladies chroniques. Cælius Aureanus et d'autres encore ont adopté le même point de départ. Aujourd'hui

d'hui que personne ne songe as urément à procéder ainsi, est-il besoin de remarquer combien une telle application des caractères relatifs à la durée des maladies est irrationnelle et défectueuse? Deux maladies dont la différence git principalement en ce que l'une a une marche aiguë, et en ce que l'autre revêt un caractère de chronicité, peuvent bien, doivent même, si l'on veut, être séparées à titre d'espèces distinctes; mais ce n'est qu'en violation flagrante de leurs affinités naturelles qu'elles se trouveront, dans une distribution nosographique, jetées comme au hasard l'une loin de l'autre. Arrêtons-nous maintenant, car nous ne voulons pas donner un résumé complet des points de vue si nombreux et si divers sous lesquels pourrait se formuler la théorie générale de la détermination des espèces. Pour discuter ce sujet, à l'égard duquel nulle règle fixe n'a été jusqu'ici convenue entre les nosographes, il faudrait nous livrer à de trop longs développemens.

68. *Des variétés.* — A l'égard de certaines maladies, il y a lieu de signaler à part, et en termes exprès, des variétés qui sont à l'espèce ce que l'espèce est au genre; bien entendu, par conséquent, que les caractères différentiels qui servent de fondement à ces variétés doivent être puisés dans des considérations de moindre importance que ceux sur lesquels l'espèce est établie. Voilà le principe. Mais d'après tout ce que nous avons dit précédemment (67), on prévoit sans peine que dans l'application il doit y avoir beaucoup d'arbitraire parmi les nosographes, tant en ce qui concerne la détermination explicite des catégories de cette sorte, que pour ce qui est de les qualifier variétés plutôt qu'espèces. Et il n'en pourra être autrement jusqu'à ce que la philosophie nosographique ait son législateur, son Linné, qui, moitié raison, moitié autorité, fasse adopter des règles fixes. Au surplus, parmi les circonstances qui servent principalement à caractériser des variétés, nous pouvons citer l'intensité générale de la maladie, la prédominance de quelque symptôme, l'apparition de quelque épiphénomène remarquable, le type (51), certaines particularités relatives à l'étendue ou à la forme de l'altération matérielle, etc., etc.

69. *De la coordination des genres.* — Les divers genres de maladies une fois déterminés et convenus, quelle est la méthode la meilleure, la plus scientifique qu'il soit bon de suivre pour les exposer successivement aux néophytes de la médecine? N'est-ce pas celle qui consiste à les grouper d'après l'appréciation de leurs affinités respectives en ordres naturels ou familles, pour procéder ensuite à la réduction de ces ordres eux-mêmes en un certain nombre de classes sous le point de vue sommaire de quelques larges traits de ressemblance? C'est là ce qui doit couronner le grand œuvre nosographique. Si, jusqu'à présent, parmi les diverses nosographies qui ont été publiées, il n'y en a aucune qui ne soit évidem-

ment défectueuse, qui ne soit coupable de rapprochemens forcés et choquans, est-ce donc une raison pour déclamer, avec la tourbe des esprits courts et des esprits faux, contre les travaux de classification rationnelle, les prétendre inutiles et vains, et décourager le zèle des hommes qui songeraient à s'y dévouer et à y imprimer une impulsion de progrès? Loin de là; on ne peut, en effet, sérieusement réclamer la préférence en faveur de l'ordre, ou plutôt du désordre alphabétique. Examiner successivement les maladies selon le hasard des initiales de leurs noms génériques, n'est-ce pas jeter les études pathologiques dans un déplorable chaos? La science mise en dictionnaire est ce qu'il y a de moins convenable à présenter aux commençans pour aider leur mémoire et pour former leur jugement. Pour ce qui est, d'autre part, du classement des maladies par organes, par régions, par appareils, cette *méthode anatomique* est déjà, sans aucun doute, un million de fois préférable à l'exposition alphabétique; la communauté de siège est un point de vue tout-à-fait scientifique, et qui, la plupart du temps même, a beaucoup d'importance en pratique. A tout prendre, néanmoins, ce dernier mode de coordination rompt les affinités naturelles, et disperse çà et là des maladies incontestablement congénères, et susceptibles, à ce titre, de considérations communes très importantes, telles que sont, par exemple, les inflammations, les hémorragies, etc., etc.; il ne peut d'ailleurs s'appliquer à la pathologie tout entière, le siège étant indéterminé à l'égard d'un bon nombre de maladies (33). Ce qu'il y a donc de mieux, après tout, c'est de se rallier à la *méthode nosographique*, de consacrer dans l'enseignement élémentaire tout ce qu'elle a déjà produit de rapprochemens légitimes, et de tendre de plus en plus à en amplifier les résultats sur un terrain solide et incontesté.

ARTICLE X.

DES COMPLICATIONS.

70. *Notion générale.* — On peut dire, en langage clinique, qu'il y a une *complication* de maladies, conformément à la portée naturelle du terme dans le langage ordinaire, toutes les fois qu'un individu a simultanément deux, trois, quatre maladies, ou même davantage encore. Nous ne souscrivons pas, quant à nous, à la restriction arbitraire en théorie, et difficilement en pratique, que posent certains pathologistes, et qui ne permet de parler de complication que là où les maladies coexistantes sont susceptibles de se modifier l'une par l'autre. Il règne encore tant d'obscurité et d'incertitude relativement à la distinction précise et formelle des diverses espèces de maladies, qu'il n'est pas toujours aisé de décider, à l'égard d'un cas clinique donné, si, même au simple point de vue de la

définition par nous adoptée, il y a réellement complication de maladies, ou s'il y a seulement complication de symptômes. Pourquoi donc ajouter encore à la difficulté, en invoquant pour condition fondamentale une particularité sujette, pour la plupart des cas, à d'épineuses controverses?

71. *Particularités.* — A. Tantôt la complication consiste dans la réunion de maladies communes à un seul et même organe, et qui produisent concurremment le trouble de la même fonction; tel est, par exemple, le cas dans lequel une pneumonie coïncide avec une phthisie pulmonaire.

B. Tantôt il n'y a que la pure et simple coexistence d'affections qui siègent isolément dans diverses parties, et qui sont complètement indépendantes, comme, par exemple, deux plaies, l'une à la tête, l'autre à la poitrine, ou bien encore la présence simultanée d'une cataracte, d'une hydrocèle et de la gale; bref, en ce genre, l'imagination peut prévoir, et le hasard réaliser une multitude infinie de combinaisons.

C. Maintes fois les maladies coexistent en vertu de l'intime connexité qui les relie sous le rapport étiologique, soit que l'une ne vienne à se développer que par suite de la préexistence de l'autre, comme la pleurésie occasionnée par la présence des tubercules pulmonaires, soit que les affections multiples dont l'individu se trouve atteint n'aient qu'une seule et même origine, une seule et même nature, comme on voit, par exemple, coexister plusieurs altérations syphilitiques, chancres, exostoses, exanthèmes squameux ou pustuleux, etc., etc., etc.

D. Quelquefois enfin deux maladies de nature essentiellement distincte concourent à produire la perturbation de l'économie, tout en se révélant clairement l'une et l'autre par leurs symptômes spéciaux; elles se combinent et pour ainsi dire s'enchevêtrent, mais sans devenir méconnaissables, comme c'est le cas d'une rougeole et d'une variole qui viennent à se déclarer en même temps.

72. *Triple distinction des complications sous le point de vue des conséquences.* — 1° Les maladies qui existent simultanément peuvent n'exercer l'une sur l'autre aucune sorte d'influence. 2° La maladie qui vient à en compliquer une autre déjà existante, peut influencer celle-ci de telle manière qu'elle y produit de l'amendement, ou même y mette fin, ou bien seulement qu'elle l'interrompt et la suspende; ce dernier cas même est particulièrement digne d'attention, et on en a un exemple remarquable dans ces varioles dont l'éruption est enrayée à son début par l'invasion coïncidente de la rougeole, et qui, l'exanthème morbilleux une fois terminé, reprennent leur cours ordinaire. 3° Il y a des complications dans lesquelles les maladies ne font que s'aggraver l'une par l'autre.